

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Benoit Jutras, Martine Audet, Carole Forget

Rachel Leclerc

Number 158, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78055ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2015). Review of [Benoit Jutras, Martine Audet, Carole Forget].
Lettres québécoises, (158), 46–47.

☆☆☆☆ ½

BENOIT JUTRAS

Outrenuit

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2014, 130 p., 15,95 \$.

Autobiographie de l'autre

Sous le beau titre de *Outrenuit*, ce nouveau livre de Benoit Jutras vient consolider une œuvre poétique exigeante et accomplie bien qu'encore jeune, une œuvre pleine de talent qui ne respecte pas du tout la tendance selon laquelle, si l'on veut être reconnu par le plus grand nombre et récompensé, il vaut mieux ne pas trop s'éloigner du très lisible.

Ce livre est aussi splendide et troublant qu'un garçonnet solitaire qui s'amuse, et c'est écrit par l'un de nos meilleurs poètes actuels. Devant l'œuvre qu'il construit, il m'arrive de penser que Benoit Jutras est un peu notre Marie Uguay des années 2010. Mais, pour plusieurs raisons — la première étant qu'on n'écrivait pas du tout comme ça en 1980 —, la comparaison ne tient pas vraiment. N'empêche qu'elle est tentante, comprenez que pourra.

« Mes yeux sont faits de cachots et de rubis, d'insultes venteuses, de sommeils et de pactes de sang, de babils et de lacs en paix, de lait perdu. » (p. 11) Ces lignes extraites de l'incipit nous montrent que le poète loge à l'enseigne du secret et peut-être aussi de la nuit — bien qu'un aspect de lui emprunte au solaire et à la légèreté du vent. Le poète habite un univers magique, une forêt semée de cailloux et de fougères fossilisées. Une grande partie du livre est écrite à la première personne du singulier, comme si les travaux de Jutras obéissaient à l'impératif *Connais-toi toi-même*. Parfois, on croirait lire l'histoire d'un vieillard de huit ans qui avance, seul dans le paysage, buvant l'air et la lumière, peut-être inadapté, probablement surdoué, interrogeant toujours ses envies et ses dégoûts.

Le jeu tragique des mots

Quelle différence y a-t-il entre un poème et une comptine ? entre un poème et une incantation destinée à éloigner le mal tout autant qu'à l'appeler ? « Ensemble mes mains sont le poème du géant [...] elles disent détruis garçon détruis » (p. 34).

À la fois inventaire de ses pulsions et cosmogonie intime, *Outrenuit* est la biographie d'un homme de quarante ans habitant son siècle et ayant trouvé un parfait équilibre entre lui-même et le monde — j'allais écrire « entre narcissisme et empathie ». Il ne doit y avoir ni honte ni scrupule à se regarder être et à s'analyser. L'homme décrit ce qu'il voit et ce qui fait de lui un vivant parmi les vivants, il dit sa singularité, il dit la violence et l'innocence, la candeur et la brutalité.

J'ai brûlé une ville d'enfants pour aimer.

J'ai dit mule froid vénier j'étais aimé.

J'ai effrayé j'ai brillé j'ai dit larme.

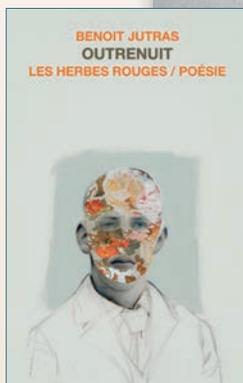
À l'orage dans ma trachée j'ai dit pardon.

J'ai imité le cœur des morts pour être heureux. (p. 99)

La partie intitulée « Traité » est composée de vers écrits à l'impératif. Tous les poètes ont connu cette grâce quand l'écriture se fait mantras



BENOIT JUTRAS



ou préceptes de vie. Avec une citation d'Antonin Artaud et des titres de chapitre comme « Limbes 1 », « Limbes 2 » et « Limbes 3 », l'esprit de l'auteur du *Théâtre et son double* plane sur ce livre aussi envoûtant que le sont tous les livres de Jutras. On voudra le relire, l'emporter avec soi comme un grigri contre l'excès de narrativité d'un monde déboussolé.

☆☆☆☆ ½

MARTINE AUDET

Tête première dos contre dos

Montréal, Le Noroît, 2014, 82 p., 18 \$.

La nuit, les barques

Martine Audet a déjà publié une quinzaine de titres en poésie, principalement à l'Hexagone et au Noroît. On ne se lasse pas de lire les strophes de cette poète tant elles sont économes et chargées de secrets, à la fois légères et tragiques, toujours empreintes de grâce.

Il faut reconnaître le soin apporté à l'ensemble du livre malgré l'économie des moyens. La disposition du texte, le jeu sur les couleurs, la photographie de la couverture signée par elle-même, tout chez Martine Audet témoigne du sérieux de son engagement poétique autant que du caractère ludique de sa démarche. Artiste jusqu'au bout des doigts, la poète nous montre à chaque livre que l'art est un jeu à prendre très au sérieux. Elle nous donne aussi à penser que la pratique de l'écriture — et la création en général — donne du sens à quelque chose qui autrement n'en a que trop peu : la vie, simplement la vie.

Bien que l'auteure ait trouvé son style dès ses premiers livres, la sobriété et le minimalisme de ces poèmes rappellent certains textes de Louise Warren ; et son alchimie, voire son hermétisme (c'est un compliment) pourraient nous rapprocher d'un certain Roger Des Roches. Voilà une poésie du mystère incarnée dans la matière et les corps. Sang, neige, nuages, hanches, tout est convoqué pour former le tableau d'une femme qui a trouvé son identité, mais qui ne souffre pas moins dans son rapport à l'autre — on se dit alors que cette souffrance est intrinsèque, naturelle aux relations humaines. « Et j'étais

morte / — une même mort me dépeuplant — / j'étais asphalte comme un baptême / profil tordu / pour ses gravures / j'étais reçue en plein front.» (p. 18) On notera ici l'utilisation rarissime de l'imparfait : si Martine Audet semble parfois tissée de mélancolie, jamais elle n'a versé dans la nostalgie.

Le secret en soi

Or cette mélancolie n'apparaît ici que de façon détournée, discrète : « Je ne sais pas le ciel, / pas la fumée des rivages, / ni la prière à la fonte / des ombres. [...] La douleur, / je crois, / ne me quitte jamais. » (p. 54) Dans la seconde partie du livre, intitulée « Dos », c'est le dehors, c'est l'herbe, c'est l'eau vive, c'est toute la nature qui surgit. On voit alors à l'œuvre une femme ultrasensible, attentive et réceptive à ce qui l'entoure autant qu'à elle-même.



MARTINE AUDET

offrent au lecteur un contrepoint idéal, lui rappelant que la poésie est aussi une forme de yoga destiné à procurer souplesse et vitalité à qui veut bien la pratiquer — qu'il s'agisse de l'écrire ou de la lire.

« Je multiplie les barques / que la nuit abandonne » (p. 31). Profonde et secrète comme un lac, inquiète comme une forêt non protégée, blessée comme un abattis, toujours généreuse mais strictement tournée vers l'essentiel, la pensée de Martine Audet poursuit sa route. Elle nous offre en conclusion une réflexion sur le travail du poème. « Je suis / pour ne rien cacher / dans le jour abrité / du poème » (p. 70). Quoi de plus normal qu'on y trouve, disséminées entre les strophes, des séquences de verbes conjugués à l'impératif. « Déploie-résiste-chante-habite-soigne-sauve-écoute » (p. 69). Imprimées dans un beau gris pâle, ces prescriptions

☆☆☆

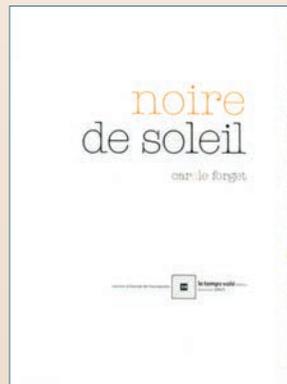
CAROLE FORGET

Noire de soleil

Montréal, Le temps volé, coll. « à l'escole de l'escrivoire », 2014, 41 p., 33 \$.

La fraternité du soleil

Voici un mince livre luxueux, imprimé à soixante exemplaires signés par l'auteure et par l'éditeur Marc Desjardins. Il est rarissime d'offrir un colophon si complet pour donner le détail de l'ouvrage. On apprend ainsi que les poèmes furent imprimés sur « pur coton barbé blanc rising stonehenge 250 g », avec reliure à l'allemande et le reste à l'avenant. Les artisans sont les dieux secrets du monde contemporain.



CAROLE FORGET

racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme » (Camus)?

Ce petit livre, dédié à un ami de la poétesse qui est né en Algérie et décédé à Montréal en 2013, fut écrit sous l'aile du grand auteur Albert Camus et plus précisément inspiré par son livre *Noces*, publié en 1938. Une longue citation de Camus ouvre d'ailleurs *Noire de soleil*. Puis viennent les poèmes de Forget. Elle se plonge dans l'atmosphère et le paysage de Tipasa et marche sur les traces de l'auteur de *L'étranger* tout comme sur celles de son ami, car c'est là qu'il est né en 1953. Chaque page contient une courte phrase du texte de Camus, prétexte à parler du défunt : « Il n'apparaît pas en étranger, [...] / rue Rachel à Montréal / habitée par les dieux. » (p. 10)

Il est donc d'abord question de chaleur et de mer, là où « les dieux parlent dans le soleil » (Camus), mais aussi, par contraste, de l'exil, de la ville d'ici et de nos ciels pâles. Voilà un livre de déchirure et d'arrachement non dits, un livre d'empathie, un livre d'amitié qui nous montre ce pour quoi la poésie peut être faite. « Entouré des cris des serveurs / vous promenez votre liberté d'homme / droit debout migrant / d'un continent à l'autre. » (p. 14) On imagine bien le personnage, sa perte de la beauté, on imagine Tipasa, le deuil des lieux. Est-il possible de s'extraire d'un paysage où « à certaines heures, la campagne est noire de soleil » et où « l'odeur volumineuse des plantes aromatiques

Je connais ta douleur

Nous avons presque tous connu dans nos vies un être arraché à ses origines, presque tous aimé une personne secrètement habitée par la nausée de l'éloignement, par une douleur si entière et fondamentale qu'elle est impossible à comprendre. Et l'homme vivra toute une vie avec le livre de Camus sur le cœur, livre consacré au lieu de son enfance, à la chaleur perdue, à la lumière qui scintille, au soleil fou qui baigne tout le souvenir. « Ce livre dans lequel vous marchiez chaque matin à l'aube [...] je le connais par cœur » (p. 16), écrira Forget. Elle a donc marché avec lui dans le livre, marché dans Tipasa, elle a traversé la perte subie par l'autre, elle l'a portée en elle. Son texte est plus qu'un poème, c'est un hommage au pouvoir de la littérature.

Si la femme écrit sa réalité, sa sédentarité, son pays, elle est toute portée par la beauté qui se lève dans les yeux d'un homme, celui qui est né de la chaleur même, en Afrique du Nord, et décédé dans la froide Amérique du Nord. C'est donc un livre sur la distance et sur la force de l'imaginaire. « Je fais halte à nouveau à toutes les gares / où il m'a été possible de suivre une ligne d'appartenance. » (p. 37) Un livre sur le don et sa gratuité, sur la nudité, la fraternité.